

## Amélie Nothomb, Antigone ou Cassandre?

Louise Vigeant

Numéro 83 (2), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1997). Amélie Nothomb, Antigone ou Cassandre? *Jeu*, (83), 162–165.



Jean-Pierre Langlais

LOUISE VIGEANT

## Amélie Nothomb, Antigone ou Cassandre ?

**A**mélie Nothomb est venue à Montréal à l'occasion de la création québécoise de son texte *les Combustibles* à l'Espace GO<sup>1</sup>. Les Montréalais ont alors découvert la jeune auteure belge – elle est née en 1967 – qui avait connu une entrée littéraire européenne fracassante. Vedette dès son premier roman, *Hygiène de l'assassin* (1992), elle a multiplié les succès quand elle a publié *le Sabotage amoureux* (1993) et, surtout, *Peplum*, en 1996, en lice pour le Goncourt. Les médias se sont régalés de sa vie peu banale : naissance au Japon, père diplomate et acteur nô (le seul non-Japonais à exercer cet art professionnellement), enfance et adolescence passées un peu partout en Extrême-Orient, diplôme de philologie de l'Université libre de

Bruxelles. Abandonnant un fiancé japonais et un lucratif poste de traductrice (français-anglais-japonais) dans une grande firme nippone, elle décide, un jour, de déménager à Bruxelles et devient écrivain. On a dit d'elle qu'elle était « surdouée », « brillante », « vitriolique ». Avec *les Combustibles*, elle a certainement donné la preuve de son talent pour le dialogue théâtral, où elle réussit des échanges vifs et où elle lance des propos provocants.

En effet, Amélie Nothomb n'a pas froid aux yeux : dans cette pièce, elle attaque l'institution universitaire : « [...] je crois que vous n'avez jamais été capables de les aimer vraiment [les livres] : vous les avez toujours vus comme du matériel pour vos thèses, et donc pour votre avancement<sup>2</sup> » ; elle interroge la littérature : « À quoi sert-il d'exposer une vision du monde si le monde s'en fout<sup>3</sup> ? » ; mais, surtout, elle montre des êtres humains acculés au pied d'un mur : la guerre.

2. Amélie Nothomb, *les Combustibles*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 22.

3. *Ibid.*, p. 92.

1. Mise en scène : René Richard Cyr, assisté de Michel Rioux ; décor : Claude Goyette ; costumes : Lyse Bédard ; éclairages : Michel Beaulieu ; musique originale : Michel Smith. Avec Jean Besré (le Professeur), Céline Bonnier (Marina) et Jean-François Casabonne (Daniel). Production de l'Espace GO, présentée du 15 octobre au 16 novembre 1996. Ce spectacle sera repris en tournée au Québec en mars et en avril 1998.

Amélie Nothomb.  
Photo : Albin Michel.



### Au-delà de l'espoir

La situation est tragique. Parce qu'il y a mort d'hommes, mort de femmes, mort d'enfants. Parce que ces morts sont parfaitement inutiles. Parce que ces morts surviennent par la faute d'autres hommes. C'est la guerre ; mais les personnages d'Amélie Nothomb mènent un combat sans armes : leur ville est assiégée depuis deux ans. Désarmés, ils le sont dans tous les sens du terme : comment et où trouver la dignité quand tout est fichu ?

Un professeur d'université donne refuge à son assistant et à sa jeune amante, une de ses élèves en fait, quand ils se retrouvent sans abri, leurs logements ayant été bombardés par les « Barbares », dans une ville qui pourrait bien être Sarajevo, il y a quelques

années. Le huis clos sera vécu dans le froid, la faim et la cruauté – celle dont sont capables des êtres qui n'ont plus d'espoir.

Le professeur, qui refuse de porter son manteau chez lui car il se sentirait « vaincu » s'il le faisait, s'entête à lire, à écrire, à prendre des notes dans ces heures de « temps libre obligatoire », entre les quelques cours qu'il réussit encore à donner durant les moments d'accalmie. Son assistant, Daniel, donne aussi ses cours « comme avant » ; c'est sa « manière de continuer le combat ». Mais il avouera tout de même que s'il se rend tous les jours à la bibliothèque de la faculté, c'est pour se chauffer contre les tuyaux. Les illusions ne résisteront pas longtemps. Quand Marina surgit avec sa demande scandaleuse de brûler les livres, seul « combustible » encore disponible chez le professeur qui a flambé ses meubles, elle se fait répondre : « Si nous nous mettions à brûler les livres, alors, vraiment, nous aurions perdu la guerre<sup>4</sup>. » De fait, la jeune femme fait éclater la vérité : une guerre est perdue dès qu'elle commence, et il ne sert à rien de se faire croire que la vie peut continuer.

Y a-t-il vraiment moins d'honneur à se reconforter qu'à « respecter » un livre, même s'il est le symbole de ce qui sépare l'homme de l'animal ? En déclarant que la littérature ne sert à rien si elle ne peut la réchauffer, la jeune femme entraîne les deux hommes dans une discussion où ils sont forcés de soupeser ce en quoi ils croient. Le professeur défendra son plaisir à lire un « livre de gare » qu'il a toujours dénigré devant ses étudiants ; l'assistant cherchera les livres qu'il aurait le « moins de scrupule à détruire ». Plus tard, la jeune femme acceptera les avances du professeur, de trente ans son aîné, pour avoir moins froid,

4. *Ibid.*, p. 21.

« mais pour moi, lui dira-t-elle, vous ne serez rien d'autre qu'une bouillotte<sup>5</sup> ».

Trois êtres passionnés de littérature voient leurs vies brisées et, impuissants, ils programment, en quelque sorte, sans le savoir au début, leur suicide. À travers ces dialogues où ils jonglent avec la « valeur » de la littérature (« [...] y a-t-il, dans ce sujet, ce verbe, ce complément, cet adverbe, y a-t-il quoi que ce soit qui vaille une belle flambée au cœur d'un poète<sup>6</sup> ? »), ils se rendent douloureusement compte que la situation dans laquelle ils se trouvent les prive définitivement de leur raison d'être : « À cause de cette guerre, je n'aurai jamais envie de construire quoi que ce soit<sup>7</sup> », lance une Marina

5. *Ibid.*, p. 69.

6. *Ibid.*, p. 43.

7. *Ibid.*, p. 62.

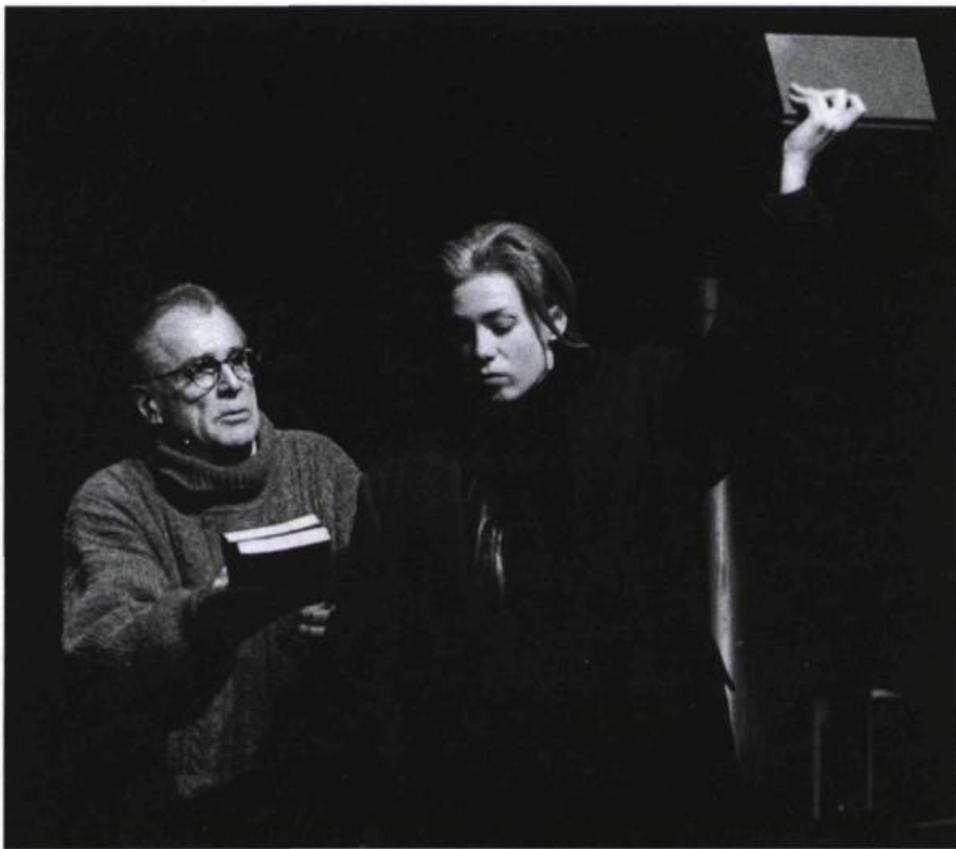
plus idéaliste qu'il n'y paraît de prime abord. Et ils acceptent lentement de voir partir en fumée ces livres qui donnaient un sens à leur vie. Un jour, le professeur comprend qu'à l'instant où il n'y aura plus de livres à brûler, Marina ira sur la place où les tireurs embusqués auront tôt fait de la tuer. Ainsi l'exercice qu'elle impose à ses professeurs, devenus professeurs « d'auto-dafé », marque-t-il le compte à rebours vers la mort. Le spectateur assiste en quelque sorte à un lent suicide, un suicide assisté par la littérature.

Amélie Nothomb a écrit un texte dur, où les ambiguïtés qui tiraillent l'être humain sont exacerbées. Le partage des idées, la transmission du savoir, l'éloge de la mémoire, rien de tout cela n'est plus possible quand la souffrance est omniprésente. À quoi se raccrocher quand il n'y

*Les Combustibles* d'Amélie Nothomb, mis en scène par René Richard Cyr à l'Espace GO, en 1996. Sur la photo : Jean Besré (le Professeur) et Jean-François Casabonne (Daniel). Photo : © André Panneton.



*Les Combustibles* d'Amélie Nothomb, mis en scène par René Richard Cyr à l'Espace GO, en 1996. Sur la photo : Jean Besré (le Professeur) et Céline Bonnier (Marina).  
Photo : © André Panneton.



a plus rien ? Au livre, tellement on a besoin « qu'il existe encore quelque chose de beau sur terre<sup>8</sup> » ? Et l'assistant de rétorquer qu'« un livre n'est pas un bibelot que l'on contemple pour se consoler du monde » mais bien « un détonateur qui sert à faire réagir les gens ». Que répondre alors à cette réplique de Marina, prévisible, mais toujours inquiétante : « [...] si c'était vrai, les gens auraient réagi » ? Même s'il sait qu'elle a raison – on n'a pas fini de répéter que la littérature ne peut sauver le monde –, Daniel sait aussi que défendre les livres était la dernière résistance avant la barbarie la plus complète : « Tu dois comprendre, Marina, que si tu penses ce que tu dis, alors la guerre est

perdue<sup>9</sup>. » Oui, la guerre est finie, pour eux. Mais pour nous ?

Marina avait raison : la littérature sert effectivement à réchauffer. Et c'est parce qu'elle ne peut plus servir à le faire symboliquement qu'elle peut devenir un combustible. En cela, le personnage ressemble à Antigone : elle meurt de ne plus pouvoir défendre ce en quoi elle croit. Mais il ne faudrait pas qu'elle soit aussi, pour notre plus grand malheur, une Cassandre qui prédit la perte de l'homme s'il s'engage dans cette voie irréversible où il ne peut sauver ce qui donne sens à la vie. **■**

8. *Ibid.*, p. 103.

9. *Ibid.*, p. 103.